

Hiatus

Victor-Lévy Beaulieu, *Oeuvres complètes : Tome 36 : L'héritage*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996, 100 p.

Élisabeth Bourget, *Appelle-moi*, Montréal, VLB éditeur, 1996, 96 p.

Normand Charette, *Le passage de l'Indiana*, Montréal/Paris, Leméac/Actes sud, coll. « Papiers », 1996, 96 p.

Sylvie Bérard

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérard, S. (1997). Compte rendu de [Hiatus / Victor-Lévy Beaulieu, *Oeuvres complètes : Tome 36 : L'héritage*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996, 100 p. / Élisabeth Bourget, *Appelle-moi*, Montréal, VLB éditeur, 1996, 96 p. / Normand Charette, *Le passage de l'Indiana*, Montréal/Paris, Leméac/Actes sud, coll. « Papiers », 1996, 96 p.] *Lettres québécoises*, (87), 37–38.

Victor-Lévy Beaulieu, *Ceuvres complètes : Tome 36 : L'héritage*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996, 100 p., 19,95 \$.

Élisabeth Bourget, *Appelle-moi*, Montréal, VLB éditeur, 1996, 96 p., 15,95 \$.

Normand Chaurette, *Le passage de l'Indiana*, Montréal/Paris, Leméac/Actes sud, coll. « Papiers », 1996, 96 p., 15,95 \$.

Hiatus

Trop de questions et trop de doutes. Nos livres sont des proies, et nos réalités, indifféremment pures face à ce « Trop », hésitent, privées d'armes.

Normand Chaurette, *Le passage de l'Indiana*.

THÉÂTRE
Sylvie Bérard

CERTAINES RENCONTRES SONT FAITES POUR AVOIR LIEU, dussent-elles se solder par un échec. Deux mondes, deux logiques se heurtent, et un choix s'impose : reconnaître le hiatus pour le combler ou pour le cultiver, ou le nier, tout bonnement. Qu'il s'agisse du rendez-vous manqué d'un homme et d'une femme dans *Appelle-moi*, de la blessure s'élargissant entre Xavier et Albertine dans *L'héritage*, ou des rapports troubles unissant l'éditeur à son auteur dans *Le passage de l'Indiana*, chaque personnage connaît ces sautes de voix qui peuvent mener autant à la réconciliation qu'à la discorde décisive.

Incidence

Dans *Le passage de l'Indiana*, la brèche béante dans la réalité des personnages prend la forme d'un livre. Martina North, romancière respectée, égare tout, de son album de photos jusqu'à son Zinoviev en passant par ses trésors les plus chers. Et puis, voilà qu'un passage de son roman est égaré. Et quel passage ! Quatre-vingt-trois lignes empruntées à son passé romancé se retrouvent intégralement dans le *best-seller* du jeune Eric Mahoney. Et, de surcroît, ce dernier, pour sa peine, se voit couronné d'un prix littéraire que, elle, elle n'a jamais obtenu ! North crie au plagiat et demande réparation ; Mahoney plaide le hasard et fait montre d'un beau détachement. Quant à l'éditrice de *La traversée de la mer Rouge*, elle tente d'éviter le scandale, cependant que Frank Caroubier, éditeur de l'auteure déchue de ses droits, semble peu pressé de débrouiller cette histoire.

Lentement se tisse un drame qui n'a d'économique que les apparences. Eric Mahoney avait fait le vœu d'être publié et il l'a été ; Dawn Grisanti, l'éditrice, a connu le succès de librairie qu'elle escomptait. Mais ce faisant, ils ont été les agents d'un destin plus vaste sur lequel ils n'ont pas eu prise si ce n'est pour le reconstituer après coup, pour réunir les petites marques matérielles d'une recherche spirituelle. C'est en fait l'histoire d'un amour qui ne s'est jamais incarné. On n'a pourtant pas ici une œuvre psychologisante, puisque les liens qui unissent les personnages les uns aux autres sont de nature pratiquement philosophique et confinent à la quête d'absolu. Si Martina North souhaite le retour des biens disparus, c'est qu'ils sont autant de balises qui ponctuent sa vie et sans lesquelles elle est perdue. Frank Caroubier a déguisé sa passion en un dévouement absolu et, un jour, en un livre soumis anonymement et qu'elle a critiqué vertement, mais il n'a toujours désiré que son amour.

Frank Caroubier. *Je vous aime.*

Martina North. *Quelle beure est-il ?*

Frank Caroubier. *Il a été l'un des premiers à se rendre compte que le livre d'Eric Mahoney comporte un passage de votre dernier roman.*

Martina North. *De mon roman « le plus récent ».*

Frank Caroubier. *Mais j'ai bon espoir qu'il ne trouve pas les fonds nécessaires pour mener son projet à terme.*

Martina North. *Vous, requin, vous n'avez que de l'espoir ?*

Frank Caroubier. *Et un peu d'influence.* (p. 33)

Coïncidence

Ce texte mêle allègrement les genres. *Le passage de l'Indiana*, puisqu'il s'agit d'une enquête, se déroule en partie selon le mode policier, voire juridique. Il y a même matière à tragédie puisque la fin de la pièce montre une auteure soumise à la fatalité d'un amour mêlé d'admiration et qui s'est mué, chez Eric Mahoney, en un désir de posséder son essence propre. Cependant, en raison de l'ambiguïté des dialogues, de l'ironie subtile qui s'y distille, l'enjeu tragique ne saurait tout à fait être saisi au premier degré. Il y a du comique dans cette tentative désespérée d'un faire-valoir vieillissant pour obtenir la reconnaissance, dans cette volonté de l'auteure *arrivée* de s'y accrocher, dans cette détermination du jeune auteur et de l'éditrice inexpérimentée d'atteindre la notoriété à n'importe quel prix. Mais il y a là aussi beaucoup de cynisme.

Cette œuvre à la fois tendre et grinçante est une réussite. Quel beau texte que celui de Chaurette ! L'écriture y est délicieuse, les dialogues y sont savoureusement tournés. On croit et on ne croit pas au drame de ces personnages à la fois hyperréalistes et absurdes. La trame est truffée de rebondissements. Les répliques s'appellent les unes les autres en stratifiant une intrigue dont on apprend vite l'essentiel et que, pourtant, on ne saisit pleinement qu'à la fin — fin qui, d'ailleurs, renvoie à un éternel recommencement en suggérant un rapport unilatéral de Dawn Grisanti à Eric Mahoney. La pièce, en fait, a quelque chose de mythique. L'histoire est intemporelle et les personnages, dans leur grandeur toute triviale, ont quelque chose d'universel. Cette pièce n'est pas sans couleur, mais elle est sans couleur locale, elle fait voyager d'un bout à l'autre du globe dans des contrées dont il n'est pas important de savoir qu'elles existent, comme cet *Indiana* qui marie sa nature de paquebot aux mats et aux faux-focs.

Frank Caroubier. [...] *l'Indiana, un paquebot à la coque immaculée décrivant un axe pur qui, joint à la vénusté de la bruine, reçoit la radiation de grands jets pavoisés d'argent, sorte de feu interstellaire, blanc comme le cristal, froid, on dirait la densité d'une auréole, figée autour du bâtiment, enduisant son étrave d'une carpe de glace, confinant l'ensemble du paquebot, mâts, guis, cornes et faux-focs, à l'extrême solitude d'une femme hystérique et silencieuse [...].* (p. 16)



Victor-Lévy
Beaulieu

Cette pièce fait appel à l'intelligence et à l'esprit de sa lectrice sans pourtant sombrer dans la vacuité de certains jeux cérébraux. Le seul jeu sur la polysémie du « passage » éponyme, se révélant à la fois dans la traversée d'un paquebot et dans le fragment du texte, est subtilement projeté dans la trame narrative, dans l'acte de passation du nom d'auteur « Eric Mahoney » (c'est l'histoire de Romain Gary/Émile Ajar revisitée !) et dans la circulation des biens de Martina North. D'autres jeux sont semés au fil du texte tel ce proverbe énoncé à propos du roman à écrire (« Il ne faut pas vendre la peau de l'ours », p. 37) qui connaît une conclusion inattendue et décalée, deux pages plus loin, à propos, cette fois, du personnage du roman (« Je vous soupçonne de ne pas l'avoir assez tué », p. 39). Le texte est plein de finesse et les renvois et rappels s'enchaînent si rapidement et si imperceptiblement qu'on se surprend à soupirer d'aise à l'idée d'être en train de parcourir le livre plutôt que d'assister à la représentation sur scène — même si sa création, en 1996 par le Théâtre Ubu, était fort réussie.

Divergence

C'est à un jeu d'une tout autre texture que nous convie Élisabeth Bourget dans *Appelle-moi*. Voilà une petite histoire très réaliste et sans prétention. Ici aussi l'auteure provoque un face-à-face, celui de deux personnages appelés simplement Elle et Lui. Mais autant sinon plus qu'une rencontre du sujet avec l'autre, il s'agit d'un dialogue du sujet avec lui-même, avec celui qu'il a été durant sa relation avec l'autre.

Elle et Lui ont vécu ce qu'ils appellent pudiquement une « histoire de cul » faute d'oser invoquer l'amour. Un jour, il a placé une petite annonce, elle y a répondu, il l'a remarquée parmi les autres et l'a rappelée, elle se sentait seule ce soir-là et a accepté le rendez-vous. L'aventure a duré six mois, six mois ont passé depuis la rupture, voici venu le moment des bilans parallèles.

La structure est conventionnelle, mais plutôt efficace. Le déploiement dialectique du monologue des personnages et, donc, de la focalisation de l'histoire, met inévitablement en relief la contradiction de leurs perceptions. L'aventure n'est pas tout à fait la même de part et d'autre, elle connaît des glissements où le personnage tend à se donner le beau rôle. *In medio stat virtus*, il appartient à la lectrice de faire la part des choses.

Elle. (Comme si elle lui parlait.) *Pourquoi tu m'appelais tous les jours, pourquoi on se voyait tout le temps si tu finis par me dire...*

Lui. *J'ai pas répondu. Je l'ai regardée, j'ai pas répondu. J'appelais pas tous les jours ; quand j'appelais pas, c'est elle qui appelait.*

Elle. *J'ai rien dit ! (Un temps.) Tant pis pour lui dans l'fond.*

Il saura jamais qu'est-ce que j'avais lui dire.

Lui. *J'm'attendais à c'qu'a pleure. J'attendais une réaction. (p. 89)*

On a là une sorte de *When Harry met Sally* à l'envers : ils se sont connus trop vite sans s'apprivoiser, trop sages ou trop timorés, ils se quittent au moment où tout pourrait se jouer. L'étude est juste, mais il ne faut pas lui en demander plus : elle a la petitesse des personnages sur lesquels elle se penche. Autrement dit, il s'agit d'une pièce bien construite, mais élémentaire et sans surprise.

Engéance

Si *Le passage de l'Indiana* est foisonnant, et *Appelle-moi*, désarçonnant de simplicité, *L'héritage* est l'histoire d'une idée fixe, d'un entêtement fatal, celui de Xavier Galarneau déterminé à porter la loi au-dessus de la vulgaire justice humaine. Alors que, plus haut, il y avait deux sortes de passages, ici on a deux héritages de nature distincte : l'un, temporel et soumis à la justice humaine et déterminant la part des biens qu'un père transmet à ses survivants ; l'autre, intemporel, commandant la transmission d'une pensée, d'une valeur familiale. C'est dans l'ambivalence de ce rapport au monde, venant de la tête ou du cœur, que se situe l'enjeu de la pièce.

On la connaît, cette histoire, ne serait-ce que par le biais du téléroman du même nom. Xavier Galarneau, issu d'une lignée protestante noyée dans un bain catholique, s'est toujours soumis à l'autorité du Livre absolu. Intransigeant, il l'est pour lui-même comme pour les autres, même pour Albertine qu'il veut sienne sans aller jusqu'à lui dire qu'il l'aime. Une fois, il faute, douloureusement, scandaleusement, et il fait un enfant à sa fille Miriam, détruisant ainsi la seule lueur heureuse dans sa vie. La vie ne le trouve plus désormais qu'aigri, prostré dans l'expiation, ne semant que le malheur et luttant pour faire régner coûte que coûte la Loi séculaire qu'il met au-dessus de toute justice séculière.

Xavier. *La justice a été inventée pour qu'les faibles soyent pas obligés d'porter le poids de leurs actes ! (p. 27)*

On pourrait craindre que la série du même nom ait éventé l'histoire, que celle-ci ait perdu de sa fraîcheur à force de donner l'impression d'être trop connue, mais il n'en est rien. L'intérêt demeure en raison de la précision du point de vue et de la force des dialogues. En choisissant cette fois d'axer la focalisation sur Xavier et Albertine, l'auteur nous permet de pénétrer pudiquement dans leur univers, de comprendre fût-ce partiellement ce drame tragique et absurde.

Il y a en effet beaucoup d'absurde dans le destin de Xavier Galarneau. La Loi à laquelle il s'est toujours accroché ne répond plus, Dieu semble mort, le monde n'obéit plus aux règles éternelles en lesquelles Xavier a toujours eu foi. On comprend que tout s'est détraqué à partir du jour où Albertine a refusé de reconnaître qu'elle était faite pour lui, parce que, lui, il n'a pas voulu parler d'amour.

Xavier. (Lui coupant la parole.) *J'sus déjà mort ! Pis j'le sais pourquoi j'sus mort ! J'ai rien à apprendre de toi là-d'sus ! J'me suis trompé, pas là d'dans (geste vers sa tête) mais là (frappant sa poitrine) ! J'me sus trompé pis c't'à cause de toi !*

Albertine. *J'tais pas faite pour toi. Aucune femme pouvait êt'e faite pour toi. [...] Y avait pas d'place pour rêver avec toi, y avait même pas d'rêve ! Y avait rien d'autre que d'la mort ! Ta propre mort ! (p. 84)*

L'héritage renferme du Victor-Lévy Beaulieu à son meilleur, dans toute la rudesse surannée de son parler et dans toute la crudité de ses dialogues. Les répliques sont incisives ; dans la brutalité des échanges, on perçoit toute la douleur des personnages soumis à un destin qui leur échappe et qu'ils essaient de rattraper. Albertine et surtout Xavier s'exécutent-ils pour s'établir dans le monde ou pour se couler dans sa logique implacable ? C'est du moins dans l'ambivalence des choses, dans l'impossibilité d'une réconciliation entre la raison et l'émotion que les personnages perdent pied, c'est précisément là aussi que surgit le plaisir de notre lecture.



Élisabeth Bourget



Normand Chaurette